

ON S'ABONNE :

PARIS, rue du Croissant, 12.

DÉPARTEMENTS ET ALSACE-LORRAINE, chez les libraires, les directeurs de poste et de messageries, et aux Agences de la Société Générale.

ALLEMAGNE, dans les bureaux de poste et chez V. A. Ammel, libraire, rue Brûlée, 5, à Strasbourg.

ANGLETERRE, à Londres, chez MM. Delizy, Davies & Co, 1, Finch Lane, Cornhill, et à l'Agence de la Société Générale, 58, Lombard Street, E. C.

AUTRICHE, BELGIQUE, ESPAGNE, HOLLANDE, ITALIE et autres pays de l'Union postale, dans les bureaux de poste et chez les libraires.

APRÈS BOURSE

QUATRE HEURES

	Hausse	Baisse
3 0/0	80 70	» » » »
3 0/0 amortiss. . .	82 35	» » » »
4 1/2 0/0 1883. . .	108 75	» » » »
Cons. anglais. . .	99 3/4	» » 1/16
Italien.	94 25	» » » 10
Flor. autric. (or). .	88 3/4	» » 1/4
E-p. Extr. nouv. .	57 5/16	» » 1/16
Egyptien 6 0/0. .	328 75	» » » »
Ch. Egyptiens. . .	» » » »	» » » »
Turc 4 0/0 (nouv.).	16 15	» » » »
Banque ottomane 520	» » » »	» » » »

PARIS, 7 AOÛT

DERNIÈRES NOUVELLES

LE CONSEIL DES MINISTRES

Les ministres se sont réunis ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Jules Grévy.

Ils ont définitivement fixé au dimanche 4 octobre la date des élections générales pour le renouvellement de la Chambre des députés. Les ballottages auront lieu le dimanche 18.

M. Brisson a fait connaître qu'il demanderait leur démission aux ministres qui poseraient leur candidature dans le ressort où ils exercent leurs fonctions.

Les ministres se réuniront de nouveau mercredi en conseil de cabinet. Ils régleront dans cette séance l'ordre de leurs vacances.

INTÉRIEUR

Trois heures. — C'est aujourd'hui que le conseil municipal de Paris doit émettre son vote au sujet de la question de l'emprunt.

La majorité, reconnaissant la nécessité de continuer les grands travaux, a décidé de mettre fin à la crise, en votant que le conseil municipal se prononce pour l'émission de bons de caisse, remboursables au moyen d'un emprunt.

Dans tous les cas, la session du conseil sera close ce soir.

Gap, 7 août.

Un incendie a éclaté dans un hameau de la commune de l'Argentière. Dix-huit maisons ont été détruites.

EXTÉRIEUR

Gasteln, 7 août.

Trente-trois personnes assistaient au dîner de gala offert par l'empereur Guillaume. On remarquait parmi les convives le comte de Bismarck. Il n'y a pas eu de toasts.

Gasteln, 7 août.

Contrairement au bruit d'après lequel l'empereur d'Allemagne serait un peu indisposé par suite de la fatigue qu'il a éprouvée, on assure de la façon la plus formelle que le souverain est en bonne santé.

Londres, 7 août.

Sir Drummond Wolff partira ce soir pour Constantinople, où, contrairement à ce qui a été annoncé jusqu'ici, il doit se rendre directement, sans passer par Paris et sans s'arrêter à Vienne.

INFORMATIONS

Le contre-amiral Miot, commandant à Madagascar, a réclamé l'envoi d'urgence de plusieurs médecins de marine.

L'agral Galiber a donné des ordres pour qu'il soit immédiatement satisfait à cette demande.

Quatre mexicains s'embarqueront par le prochain paquebot, en même temps que le colonel d'infanterie, avec des troupes de terre à Madagascar.

Notre plénipotentiaire en Grèce, M. le comte de Moty s'embarquera pour la France dans le courant de la semaine prochaine.

M. de Moty vient d'obtenir un congé de deux mois.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

Nous apprenons la constitution d'un Comité impérialiste dans l'Isère, sous la présidence de M. Paul Blanchet, fabricant de papiers à Rives (Isère).

Le secrétaire est M. Casimir Faure, ancien chef de division à la préfecture de Grenoble.

Membres : M. Louis Charlon, capitaine de gendarmerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Jacques Dufour, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur ; M. Joseph Lavauden, avocat, ancien procureur impérial ;

M. Alfred Lombard, avocat, ancien procureur impérial ; M. Casimir Roger, avocat, ancien bâtonnier.

Le Comité se réunit à Grenoble, chez M. Casimir Faure, 10, rue Saint-Joseph.

On a pu s'étonner que M. Poubelle, préfet de la Seine, fût choisi pour aller présider la distribution des prix du lycée de Caen.

D'après ce qui nous revient, c'est tout simplement parce que M. Poubelle a la pensée de poser sa candidature aux élections législatives dans les Calvados. Justement les officieux citent avec com-

plaisance une phrase du discours qu'il a adressé aux élèves du lycée de Caen :

« Dans la vie publique, a-t-il dit, n'imitiez pas ces hommes qui n'ont au cœur que la rancune contre leur temps et contre leur pays, et dont la sagesse négative consiste, dans la tempête, à refuser d'aider à la manœuvre — s'ils ne s'appliquent à la contraindre — parce que le navire qui les porte ne vogue pas sous un pavillon à leurs couleurs. »

Il est clair que ce n'est pas aux jeunes enfants composant son auditoire que s'adressait réellement ce conseil, et l'on est porté à croire que M. Poubelle a parlé pour lui-même : il a voulu dire sans doute, en cherchant une comparaison dans la marine, comment il entend la navigation politique pour son propre compte : *fluctuat nec mergitur* ; il est préfet de la Seine, mais il ne refusera pas d'être député, il l'ambitionne même, parce que les préfets de la Seine passent vite aujourd'hui, tandis que les députés peuvent durer un peu plus longtemps.

Da restie, les couleurs du pavillon ne sont pas ce qui le préoccupe ; il semble vouloir avertir qu'il est de tempérament électrique, qu'il est prêt à servir avec conviction tous les gouvernements et en un mot que pour lui,

Le véritable Amphitryon est l'amphitryon d'un dîne.

Opportuniste avec MM. Ferry et Alcega-Targé, il serait probablement très volontiers radical avec M. Clémenceau ; et, comme il ne sait pas ce qui peut arriver, on le voit ménager à Paris le conseil municipal.

A Caen, M. Poubelle manœuvre d'une autre façon, et ne va pas se donner comme un républicain farouche ; mais les électeurs du Calvados sont plus fins que lui : ils savent admirablement arracher un faux-nez de candidat.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Les notes, du genre aigre-doux, que le prince de Bismarck vient de faire publier dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, avec commentaires et aggravations dans la *Gazette de Cologne* et la *Tageblatt*, ont une importance d'autant plus grande, une gravité d'autant plus réelle qu'en Allemagne, on le sait, rien ne se dit ou s'imprime, sans avoir passé par le cabinet du terrible chancelier de fer. Donc, c'est une affaire entendue : on a des nerfs à Berlin, à la façon d'une petite maîtresse ; on est irrité, mécontent, et on ne se gêne pas pour le faire savoir à l'Europe et à la France. Autrement, ces sortes d'actes de mauvaise humeur étaient fréquents et on avait fini par s'y habituer ; mais, depuis deux ans, ils avaient presque entièrement disparu, et leur retour subit a généralement surpris. Était-ce parce que M. Jules Ferry faisait si bien ses affaires, que M. de Bismarck n'avait jamais eu à franchir le seuil, ou pour tout autre cause de même nature ? Nul ne le sait ; mais ce qui est certain, c'est que la France et Paris lui-même se voyaient à l'abri des menaces de l'aigle prussien et reposaient en paix sur la foi du traité de Francfort, qui n'est pourtant pas un lit de roses.

Tout à coup, à propos d'un innocent entrefilet du *Temps*, journal réservé s'il en fut pourtant, les dignes sont rompues, et les cataraacts de Berlin, pareilles à celles du Niagara, nous inondent de leurs flots obscurs et menaçants. Pourquoi ? Mon Dieu ! l'aimable *Gazette de Cologne* se charge de nous l'apprendre elle-même dans une lettre portant le timbre de Paris, mais écrite évidemment en Prusse, à mots qu'elle n'a été inspirée par son ambassade ici, et qui revient absolument au même. Le gouvernement français, ou plutôt la France, trop tard éclairée, a eu le tort grave de désapprouver l'expédition du Tong-King, et surtout de ne pas se plier plus docilement aux desirs du cabinet de Berlin qu'Afrique. De là toute sa colère et tous les flots d'encre que l'on sait !

Eh bien ! nous reconnaissons franchement qu'au milieu du chaos qui nous agite et des hommes insuffisants qui nous gouvernent, il est peut-être plus sage de ne pas donner au chancelier de fer un prétexte futile pour nous chercher une mauvaise querelle d'Allemagne, suivant l'expression populaire admise. Mais cet aveu fait, avec l'humilité de gens se sentant mal conduits et encore plus mal défendus, il nous est impossible de pousser plus loin la déférence envers nos ennemis héréditaires, aujourd'hui nos vainqueurs. Non, il n'est pas exact, et je me sers avec intention d'un euphémisme diplomatique, que la France ait donné le droit à l'Allemagne de se plaindre d'elle, et qu'un malheureux article de *journal* ait été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase des amertumes. Cette histoire a déjà été dite par le bon La Fontaine, dans son immortelle fable du *Loup et de l'Agneau*, et le successeur d'Esopé avait plus d'esprit que la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, la *Gazette de Cologne* et la *Tageblatt* de Berlin réunis. C'est donc une vieille accusation, qui est démodée, et qui demanderait un Disraeli pour la réajuster.

Cela ne nous empêche pas, d'ailleurs, de reconnaître bien volontiers, mais avec une tristesse non déguisée, la volée de bois vert qu'ils viennent de recevoir, et dont les électeurs, espérons-le, se souviendront lors du renouvellement prochain de la Chambre.

Quant à la Prusse, malgré son ton comminatoire, elle ne fera pas la guerre, et elle se contentera d'être fière et dédaigneuse jusqu'au jour où nous aurons un gouvernement sérieux, capable de relever et de défendre la France. Seulement, en attendant, c'est l'Angleterre qui profite, en Allemagne, des fautes que nous commettons, et qui va regagner, en Egypte, tout le terrain que nous avons perdu, et que nous perdons chaque jour davantage, sur l'échiquier européen.

Quant aux raisons de politique intérieure que donnent plusieurs de nos confrères à l'évolution nouvelle de M. de Bismarck, elles n'existent que dans leur désir bien naturel d'expliquer certaines sorties mal sonantes de la presse allemande. Le chancelier de fer sait bien ce qu'il fait et à qui il s'adresse.

C'est à la République française qu'il a voulu parler, en choisissant toute l'Europe pour galerie intéressée, et c'est ce qu'il a fait sans arrière-pensée de question militaire ou économique.

J'ajouterais, en terminant, que la mort du feld-marchal de Manteuffel est venue fort à propos fournir une occasion au prince de Bismarck d'affirmer encore la politique de haine et de compression en Alsace-Lorraine.

L'ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris, qui lui est tout à fait inféodé, sera son digne représentant dans ces deux malheureuses provinces et leur fera sentir plus que jamais le fouet du maître. Son prédécesseur, quoique général, voulait jouer au diplomate avec une indépendance que lui permettaient son caractère et l'affection dont l'honorait le vieil empereur Guillaume, tandis que le prince de Hohenzollern, quoique diplomate réel, voudra jouer au général. En tout cas, il exécutera strictement les ordres du chancelier de fer, quelque sévères et rigoureux qu'ils soient, et en homme qui connaît bien le personnel de nos gouvernants actuels et sait le cas qu'il convient de faire de leurs prétendues espérances de *revengeance*. A propos de ce dernier mot, laissez-moi vous dire qu'on attribue au général Thibaudin l'ouvrage militaire portant ce titre et qui vient de paraître.

L'ENFOUISSEMENT

Il est rare qu'une Chambre qui meurt emporte avec elle dans la tombe les regrets ou l'admiration du peuple. Pendant les quelques années qu'elle a vécu, elle a fatalement épuisé la popularité d'où elle était sortie, égrené sa route la plupart des espérances et des illusions qui l'accompagnaient à sa naissance, trompé ou trahi la confiance de ceux qui l'avaient nommée, failli à ses promesses, manqué à ses programmes, menti à ses serments. Le mouvement de l'opinion publique s'est retourné contre elle ; la faveur a progressivement fait place à la défiance, à la désaffection, à la malveillance, aux revendications irritées, à la colère, au mépris ; et lorsqu'elle arrive à l'expiration de son mandat, vieillie, édentée, détestée et flétrie, la joie est dans le cœur de tous, et on l'enterme communément au milieu des huées. Le temps seul répare ce qu'il peut entrer d'injustice dans le jugement populaire. Telles Assemblées qui finit misérablement sous l'injure apparaît, par comparaison, grande et belle aux yeux de ceux-là même qui ne lui avaient épargné aucun reproche.

La Chambre républicaine qui est morte hier a subi cette commune destinée. Elle finit dans l'ignominie, comme elle avait vécu dans l'abjection, et le mépris public pèse plus lourdement sur elle que la pierre du tombeau où elle est descendue. Elle n'a pas à espérer la moindre revanche de l'avenir ; l'indignité qui était en elle, et qui suintait au dehors comme une lèpre, restera éternellement sur sa mémoire, comme elle était sur sa vie ; et l'histoire, si jamais l'histoire s'occupe de ces espèces de drame, comme le public contemporain, qu'on n'avait jamais vu s'asseoir sur les bancs de la représentation nationale quelque chose de plus plat, de plus vil et de plus laid.

On avait connu la Chambre des 363, et l'on se plaisait à croire que ce produit, déjà suffisamment repugnant, des nouvelles couches était le dernier mot de la République. Cette Chambre, on s'en souvient, faisait déjà un cruel contraste avec l'esprit traditionnel de notre pays. Elle était de moeurs inciviles et de tournure déplaisante ; elle unissait l'esprit de la banlieue à l'éducation des faubourgs. Sortie des cavernes fumeuses où Gambetta, ce Cyclope de la démocratie, forgerait son règne, elle portait en toutes choses la marque de son origine... Des appétits au lieu d'idées, des préjugés au lieu de principes, des lieux-communs au lieu de doctrines, de l'ignorance, de la sottise et de la passion au lieu d'étude, de justice et de clarté ; bref, le résidu de cette bêtise épaisse et violente que l'éducation révolutionnaire a déposée dans l'âme du peuple et que la République agite incessamment. Son œuvre avait été digne, d'ailleurs, de ses inspirations. Uniquement propre à diffamer, à saper et à détruire, elle n'avait laissé derrière que trouble, violence, ruine et confusion.

Eh bien ! il y avait pis que cela ! Qu'on

imagine le plus borné, le plus violent, le plus têt, le plus ignare, le plus inique, le plus malotru des 363 ; qu'on porte à la dixième puissance des infirmités de cœur et d'esprit, et qu'on détrempé cette effroyable mixture dans la vilénie, dans la platitudes et dans la féroce ; on aura quelque chose qui ressemblera de très près à la Chambre d'hier. Encore y manqueraient-il quelques traits de cynisme doctrinal et de cuistrerie triomphante pour que la physiologie fût vraiment complète. Jules Roche multiplié par Truelle et subdivisé par Plessier, cela se conçoit, cela se devine, mais cela ne se peut peindre. Il était réservé à la troisième République de nous révéler cet agrégat de choses innomées, innomables, ignorées des moralistes et des physiologues, et dont elle avait fait une Chambre !

Il nous plaît d'espérer que c'est son dernier effort dans l'ordre des monstres. Qu'elle nous fabrique et nous donne pour maîtres de France sans-culottes, nous n'en serons assurément ni plus heureux, ni plus fiers ; mais nous préférons hautement des bandits à ces limaces, des coupe-têtes à ces cuistres. Ce qui nous rassure et nous met un peu d'espérance au cœur, c'est que cette odieuse famille a brisé le moule d'où elle était sortie ; elle a renié l'arrondissement, son berceau, et s'est livrée témérairement au courant. Fasse Dieu qu'il la noie, et que la France, qui a subi pendant quatre années son horrible étreinte, soit à jamais délivrée de ce supplice ! Quelles que soient les épreuves qui nous attendent, tout vaut mieux que cette servitude de l'ignoble, dont le souvenir poursuivra longtemps ceux qui l'ont subie, comme l'impression de dégoût et d'horreur que l'on garde après qu'on a marché sur un crapaud !

M. Ribot, ce dernier des Abencerrages du centre gauche, parcouru le Pas-de-Calais avec une rapidité de météore, en vue de rallier à la cause républicaine les libéraux qui ont définitivement tourné le dos à ce régime. Il a obtenu dans ce rôle si peu de succès auprès de sa clientèle accoutumée qu'il a l'idée éminemment originale de s'adresser aux conservateurs. « Venez à nous, leur a-t-il dit... » Vous compromettez les grands intérêts par votre attitude... La République est ouverte à tous. Ce que nous voulons, c'est une politique de large tolérance et de conciliation. »

A lire ces deux phrases, on se demande si M. Ribot est un halluciné ou un farceur.

La République actuelle est tellement ouverte à tous, que M. Ribot et ses amis eux-mêmes en sont à peu près dehors. Les républicains sont tellement épris de tolérance et de conciliation qu'ils se pourchassent et s'injurient les uns les autres avec un acharnement dont l'attitude respective de MM. Ferry et Clémenceau nous fournit un probant exemple.

Enfin, ce sont si bien les conservateurs qui compromettent les grands intérêts que, depuis l'avènement au pouvoir des républicains, le budget est constamment en déficit.

Donc, farceur ou halluciné, celui qui ne s'incline pas devant ces vérités évidentes. Et pour M. Ribot en particulier, ma foi, l'épithète de farceur nous paraît décidément la plus juste et la plus convenable.

ENCORE M. GOBLET

Nos lecteurs savent que le barreau d'Amiens vient de refuser à M. Goblet de l'être membre du conseil d'ordre.

Pour punir ses compatriotes, M. Goblet a en l'idée féroce de leur imposer un de ses discours.

Il s'est, en conséquence, chargé lui-même d'aller présider la distribution des prix du lycée d'Amiens, et s'étant donné la parole, il en a profité pour réciter un tas de contes recueillis dans les almanachs républicains.

Les Picards qui l'écoutaient ont été stupéfaits de l'entendre s'écrier que l'instruction publique n'existerait pas sous l'Empire.

M. Goblet prétend qu'elle a été inventée par les républicains.

Parlant de là, il s'est mis à raconter toutes les sottises de l'administration nouvelle, toutes les maisons d'école inutilement construites, tout l'argent gaspillé, tous les Manuels Paul Bert et compagnie distribués, tout le mal accompli depuis qu'on a commencé à républicaniser l'enseignement.

Le récit a été aussi long que fastidieux et banal.

Mais le plus curieux, c'est que M. Goblet avait l'air de croire qu'il est lui-même l'auteur de tout ce qui a été exécuté depuis 1870. Il ne prononçait pas une phrase sans se rappeler personnellement à l'attention de ses auditeurs.

— Nous avons fait ceci, nous avons fait cela...

En d'autres termes :

— C'est moi qui suis le ministre.

Voilà ce que M. Goblet disait tout le temps.

Pour terminer, il a parlé du baccalauréat. Il ne sait pas s'il le supprimera ou s'il le gardera. Il hésite. Il réfléchira : le baccalauréat étant antérieur au 4 septembre, c'est un péché original qui trouble fort le petit Goblet.

Quoi qu'il en soit, ledit petit bonhomme est bien décidé à faire quelque chose en l'honneur de la République, et pour sa propre gloire. — Mais quoi ? — Il cherche.

Il se demande s'il ne conviendrait pas de faire apprendre le latin aux laboureurs... *O felices nimium!*... Il va

même jusqu'à méditer de leur enseigner le grec. Devinez pourquoi ; voici ses propres paroles : « Ne doivent-ils pas, a-t-il dit, fournir de nombreux éléments au recrutement de nos conseils locaux et de nos assemblées politiques ? » Voyez-vous nos cultivateurs réclamant au Palais-Bourbon le dégrèvement de la propriété non bâtie, dans la langue de Démosthènes ? Que l'on dégreve en français, et c'est tout ce qu'ils demandent.

C'est en débauchant ces énormités et beaucoup d'autres au lycée d'Amiens que M. Goblet a voulu prouver au barreau qu'il n'est pas un orateur ordinaire.

LE PRODUIT DES IMPÔTS

Le rendement des impôts et revenus indirects pendant le mois de juillet dernier a donné une plus-value de 5,057,000 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une augmentation de 3,771,000 francs par rapport au mois correspondant de 1884.

Nous aurons à présenter à cet égard des chiffres et des indications complémentaires, quand les tableaux d'usage auront paru au *Journal officiel*.

ÉCHOS

Plusieurs journaux ont annoncé que le roi des Belges était allé à Londres ; cela est inexact.

Le roi Léopold est parti inconnu lundi soir. Sa Majesté a pris passage à bord de la malle ordinaire *Marie-Henriette*, à Ostende.

La reine est partie pour Douvres, par bateau spécial, le *Prince-Baudouin*, qui a quitté le débarcadère lundi à midi.

LL. MM. le roi et la reine sont revenus à Ostende mardi soir, à onze heures quarante-cinq, par le *Prince-Baudouin*.

On ignore les motifs de ce voyage que leurs Majestés, d'ailleurs, n'ont pas poussé jusqu'à Londres, comme on l'avait cru d'abord.

Singulier hasard :

Hier, le général Menabrea a quitté Rome, se rendant à Contréxeville.

Après avoir suivi son traitement dans cette ville d'eaux, l'ambassadeur d'Italie en France a le projet d'aller en Savoie.

Le commandeur Nigra, qui a quitté hier Londres pour se rendre à Bms, ira ensuite également à Contréxeville, où se trouve déjà M. Depretis.

On assure que la politique n'a rien à voir dans cette rencontre de trois hommes politiques à la même station balnéaire.

M. Duréault, sous-préfet de Briançon, est nommé sous-préfet de Fougères.

M. de Raissac, sous-préfet de Fougères, est nommé sous-préfet de Briançon.

Nous avons dit que le *Bayard*, après avoir touché à Aden, avait repris sa marche pour Toulon. Mais il ne pourra pas arriver en rade de ce port avant le 17 ou 18 août, — non pas parce que la mer est mauvaise, mais parce que ses machines sont en partie détériorées par sa longue campagne au Tong-King.

Il sera rejoint en route par l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, actuellement au mouillage au Pirée, avec laquelle le *Bayard* voyagea de conserve jusqu'à Toulon.

Mgr Forcade, archevêque métropolitain d'Aix, ayant demandé à présider les cérémonies religieuses qui auront lieu au moment de la levée du corps et pendant l'arrêt que fera le cercueil à l'église cathédrale Sainte-Marie, cette demande a été agréée.

M. le commodore Canaris, commandant l'escadre hellénique de la Méditerranée, actuellement dans la rade de Toulon, a demandé au ministère de la marine d'assister avec tout son état-major et la musique de la division grecque aux obsèques du regretté Zmiral. Cette demande a été acceptée avec empressement.

Voici dans quelles conditions le conseil municipal de Toulon assistera aux obsèques : invité officiellement, le conseil municipal prendra rang dans le cortège avec toute la pompe possible ; les sergents de ville et la compagnie des sapeurs-pompiers de la ville en armes formeront l'escorte du conseil.

La couronne, qui sera offerte par les officiers de la marine, sera bleu et or ; celle des habitants de la ville de Toulon sera ornée de drapeaux, de l'éclousson de la Ville, des trois étoiles d'or, etc., et aura plus de quatre mètres de diamètre.

La famille de l'amiral Courbet est attendue dans quelques jours à Toulon.

Un officier d'ordonnance du ministère de la marine est parti, hier soir, pour cette ville avec une mission spéciale, relative aux obsèques de l'amiral.

Le montant de la souscription pour le monument Courbet s'élève actuellement à 57,094 fr. 72.

Parmi les principaux souscripteurs figurant dans la dernière liste publiée par le comité, nous relevons : la maison Boucicaut, du Bon-Marché, 200 fr. ; le Comptoir d'escompte, 3,000 fr. ; MM. Camondo, 100 fr. ; vice-amiral baron Duperré, 100 fr. ; Hottinguer & Co, 250 fr. ; Michel Ephrussi, 250 fr. ; librairie Hachette et Co, 100 fr. ; baron de Gargan, 100 fr. ; comte Armand, ministre plénipotentiaire, 100 fr. ; général Hubert de Castex, 100 fr. ; vicomte de Marsay, 200 fr.

Petite séance de vacances, hier, à l'Académie française.

PRIX D'ABONNEMENT :

PARIS : un an, 54 fr. ; 6 mois, 27 fr. ; 3 mois, 13 fr. 50

— Le numéro, 15 centimes.

DÉPARTEMENTS : un an, 64 fr. ; 6 mois, 32 fr. ; 3 mois, 16 fr.

— Le numéro, 20 centimes.

INSERCTIONS :

ANNONCES. 1 fr. 50 la ligne.

Chez MM. Fauchey, Lafitte et Co

Place de la Bourse, 8

ET AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DU CROISSANT, 12

Droit d'insertion réservé à la Rédaction.

LES MANUSCRITS DÉPOSÉS NE SONT PAS RENDUS

Peu de membres étaient présents.

C'est devant ce petit comité que M. Camille Doucet donne lecture de la lettre par laquelle M. Leconte de Lisle pose sa candidature à l'Académie française, pour occuper le fauteuil de Victor Hugo.

Un grand nombre d'anciens combattants de l'armée de la Loire, officiers, sous-officiers et soldats, désirant assister à l'inauguration du monument qui sera érigé en l'honneur du général Chanzy et en souvenir de la deuxième armée de la Loire, le 6 août prochain au Mans, nous croyons devoir les informer qu'ils peuvent dès maintenant retirer les cartes qui leur sont destinées à la mairie du Mans, ou au siège du comité, à Paris, rue de Grenelle, 39, dans les bureaux du *Spectateur militaire*.

Une très imposante cérémonie a eu lieu hier, après midi, dans la cour de l'annexe de l'Ecole militaire.

Le 19^e escadron du train était rangé en bataille pour assister à la remise du croix de la Légion d'honneur à deux de ses officiers les plus distingués, le capitaine Diani et le médecin-major Jubiot.

Cette cérémonie présentait encore un autre intérêt.

C'était la première fois que sortait l'étendard du train, que ce corps possède depuis quelque temps seulement, et qu'il doit à son excellent colonel, M. Parizot, qui, depuis longtemps, le réclamait pour l'arme avec une persévérance qui a été heureusement couronnée de succès.

des postes étrangères, celles du conseil international sanitaire, le retrait des privilèges des consuls et toute une série de mesures de la même portée.

Il a radicalement échoué dans chacune de ces entreprises. Mais, par suite de l'insuccès de ces tentatives, il s'est laissé entraîner à un système odieux d'espionnage, à la dissimulation des nouvelles apportées par le télégraphe, et à une censure absolue arbitraire de la presse, toutes choses qui l'ont rendu l'objet de l'exécration générale. Il n'a jamais su ni rendre service à personne ni reconnaître les services reçus. Sa grande préoccupation personnelle a été de théoriser ses appointements qui sont de 16,000 francs par mois, sans compter les rations, tandis que ses dépenses ne dépassent pas 1,000 fr. par mois. Il se nourrissait, en effet, de riz et de légumes, ne laissant la viande pénétrer dans sa maison que pour ses deux filles, enfants de dix et de douze ans.

S'il n'a pas un seul ami. Son maître lui-même le déteste et ne le conserve auprès de lui que parce qu'il n'a pas encore pu en trouver un autre plus mauvais. Ce n'est pas que le sultan le considère comme un homme à bien, mais son caractère est si étrange que les mauvais seuls peuvent le contenter.

Pendant un certain temps, ce caractère du sultan était resté un énigme, mais aujourd'hui, il se dessine plus clairement et on finira par le comprendre. L'ayatollah avait fait tout d'abord à Abdul-Hamid une assez bonne réputation au point de vue de l'intelligence, de la bonté et de la sagesse. Aussi, quand dans sa fameuse dépêche de juin 1880, cet ambassadeur est revenu sur ses premiers dires, ce changement de front a plutôt servi à concilier au sultan les sympathies de l'Angleterre qui croyait que L'ayatollah avait été conduit par son propre intérêt.

Mais, depuis lors, Goschen, Dufferin et Wyndham ont tous plus ou moins confirmé les dernières appréciations de L'ayatollah, et à l'heure qu'il est, on comprend que si ce dernier a eu un tort, c'est d'avoir été, au début, le dindon de la farce turque, et d'avoir donné dans le panneau. Il faut dire que le sultan le bourrait du produit de ses serres et de ses fermes, l'occidait de cadeaux, de bibelots pour son palais de Venise, et garnissait le coin de sa femme de décorations et de bijoux. Maintenant, il est reconnu que le sultan est un peu agréable personnage, avec les formes requises chez un souverain, qui prend plaisir à étonner les étrangers par ses rebuffades et s'est rendu passé maître à improviser des farces pour faire attendre, durant trois semaines, une audience à un ambassadeur.

Après de furieuses, le dernier qui a réellement été du côté dans une partie fort mal choisie de la personne impériale a amené la destitution de trois des médecins du palais. Il ne faut pas perdre de vue que le rang d'Abdul-Hamid est très élevé par les habitudes du harem. Aussi la furonie en question fut-il fort long à guérir; par trois fois il fallut employer le bistouri, et l'entourage du palais, toujours agacé des occasions de jeter l'alarme, a prétendu que le histonien visitait moins à abréger les jours du farouche que ceux de Sa Majesté. Il en est résulté que les trois médecins : Osman, Rifat et Elias, tous trois pachas à deux queues, ont été bannis d'après de leur impérial client, et renvoyés à leurs régiments, d'où on les avait fait venir pour le service de la maison du khalife.

Lundi 3 août, aura lieu à Constantinople l'inauguration des travaux de raccordement des lignes turco-serbes. L'entrepreneur est M. Vitali, qui a déjà exécuté les lignes construites par le baron de Hirsch.

Je vois que les journaux d'Occident font grand bruit de la mission de sir Drummond Wolff, qui n'en attend rien de bon. Cet envoyé spécial sera roulé par le sultan comme l'ont été tous les autres. Il verra Abdul-Hamid, qui sera charmant pour lui et aura l'air de prendre ses paroles pour argent comptant. Mais quand Drummond sortira de l'audience, le sultan se tournera vers son grand-maître des cérémonies et lui dira : « Imbécile de glorieux ! la crû me convaincre ! »

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

A Gastein

Gastein, 6 août.

L'empereur et l'impératrice sont arrivés à six heures. La foule, massée sur leur parcours, leur a fait l'accueil le plus enthousiaste. L'empereur portait l'uniforme prussien. L'impératrice était vêtue d'une simple robe de voyage.

L'empereur d'Allemagne attendait leurs Majestés à l'entrée de l'hôtel des Bains. Le vieux souverain a bûché la main de l'impératrice et par trois fois a embrassé l'empereur François-Joseph, exprimant en termes cordiaux à ses augustes visiteurs la joie qu'il éprouvait de les revoir. Il a ensuite fait passer dans ses appartements LL. MM. autrichiennes qui sont restées un quart d'heure avec lui.

Après un thé tout intime à l'hôtel des Bains, leurs Majestés autrichiennes se retirèrent. L'empereur reconduisit à son bras, hors de ses appartements, l'impératrice d'Autriche; il voulait accompagner ses hôtes jusqu'en bas de l'escalier, mais leurs Majestés ne voulurent pas y consentir.

L'empereur Guillaume des laissa aller après avoir de nouveau bûché à plusieurs reprises la main de l'impératrice.

Le couple impérial retourna à son hôtel où l'empereur d'Allemagne, à qui la foule a fait une éclatante ovation, s'empressa d'aller leur rendre leur visite.

Le czar en Autriche

L'entrevue de l'empereur François-Joseph avec le czar a lieu les 24, 25 et 26 août à Kremsier, près Olmütz, en Moravie. Des préparatifs sont faits, non seulement dans les principaux hôtels de Kremsier pour recevoir leurs Majestés, mais la palais épiscopal, ainsi que le collège ecclésiastique, sont également réquisitionnés pour la suite des deux souverains.

Le czar restera trois jours en Autriche, c'est-à-dire le 24, le 25 et le 26 août.

Parmi les hommes d'Etat qui s'y attendent à l'entrevue de Kremsier, il faut compter M. Tiers.

La Russie et l'Angleterre

Londres, 7 août.

Les journaux anglais commentent beaucoup la manière cordiale dont l'ambassadeur anglais en Russie a pris congé de M. de Giers, lors du départ de ce dernier pour Fribourg; et ils en tirent des déductions favorables.

Parlement anglais

Londres, 6 août.

Chambre des communes. — M. Bourke, répondant à M. Gourley, dit que les com-

missaires de la Dette égyptienne ont l'intention d'aller à Alexandrie pour distribuer les indemnités et pour se mettre en communication avec les consuls des différentes puissances, aussitôt que les fonds nécessaires auront été reçus.

On propose que les nationaux de chaque puissance soient payés séparément, un fonctionnaire du consulat étant présent.

Les commissaires annonceront à Alexandrie la date du paiement et le lieu où il sera effectué.

Après une discussion très animée, pendant laquelle le marquis de Harlington a repoussé vigoureusement les attaques contre le marquis Ripon et le dernier gouvernement, le budget indien a été adopté sans scrutin.

Le choléra en Espagne

Madrid, 6 août.

On a constaté, aujourd'hui, jusqu'à trois heures du soir, 28 cas nouveaux et 17 décès cholériques à Madrid; 51 cas nouveaux et 15 décès dans les environs.

Le *Correo* rapporte qu'à Salou, village de 900 habitants de la province de l'arrago, 406 personnes ont dû subir les atteintes du choléra.

Le ministre d'Italie a visité l'hôpital italien à Madrid. Aucun cas suspect ne s'est manifesté dans la colonie; toutefois, le ministre a pris les mesures nécessaires en vue de toute éventualité.

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

La Gazette de Cologne publie en tête de ses colonnes une correspondance de Paris en date du 4, dans laquelle nous remarquons les passages suivants :

L'article de la Gazette de l'Allemagne du Nord a évidemment pour but de faire comprendre aux Français que les Allemands obéissent avec attention à ce qui se passe en France, et qu'ils pourraient facilement se laisser d'être les alliés des Français sans que ces derniers soient les leurs. Depuis deux ou trois ans, l'Allemagne n'a pas cessé, malgré tous les désagréments, de montrer par ses actes combien elle désire l'entente et de bonnes relations avec la France; elle a aussi prouvé que son amitié peut avoir pour la France une utilité pratique toute particulière. Qu'est-ce que cela nous a rapporté? Absolument rien!

Les manœuvres de la Ligue des Patriotes ont continué la presse à ce temps en temps ses accès de chauvinisme, et le thème des *espérances* a été développé par les politiciens et les hommes d'Etat toutes les fois qu'il s'est agi de remporter un succès auprès des masses.

Persone en France ne veut sérieusement la guerre aujourd'hui; mais si l'on se présentait une occasion favorable, si nous avions, par exemple, des difficultés avec la Russie, alors tous les Français voudraient la guerre...

Les journaux français vont prendre un air tout à fait innocent et demander la raison pour laquelle on a précisément publié en ce moment la note de la Gazette de l'Allemagne du Nord.

On n'aura pas de peine à découvrir cette raison, si l'on songe qu'il s'agit d'une goutte d'eau qui tombe dans le vase. Les journaux français reconnaîtront certainement eux-mêmes que le chauvinisme était devenu depuis quelque temps très florissant dans la presse, et notamment dans les discours. Le gouvernement français lui-même a aussi montré dans les derniers temps, d'une façon visible, son mauvais vouloir à l'Allemagne, et après tous les services que cet Etat lui a rendus en Egypte et par là, la conduite du gouvernement français vis-à-vis de nous, dans les questions relatives aux colonies de l'Afrique occidentale a été tout simplement inconvenante. Cette affaire, du reste, n'est pas terminée...

La Gazette de Cologne publie en outre une correspondance de Paris, en date du 4, qui contient les lignes suivantes :

La presse allemande veut rappeler aux Français que les Allemands tiennent leur parole sacrée. C'est là le véritable sens de l'incident. On n'a pas voulu dire son fait au *Temps*; mais on a eu l'intention de rappeler au détenteur de l'assommoir que la France, c'est-à-dire au corps électoral français et à ses représentants dans le cabinet et dans les Chambres, que l'interminable farfouillage de la revanche oblige le peuple allemand à faire de lourdes dépenses pour protéger sa frontière, et retarder d'une façon fâcheuse la généralisation des Alsaciens-Lorrains français.

La Gazette de Francfort exprime de son côté l'opinion que le gouvernement allemand a bien moins voulu répondre à l'article, presque oublié, du *Temps* que donner un avertissement d'un caractère général aux hommes d'Etat et aux politiciens français.

La séance du Sénat

Séance du 6 août

PRÉSIDENCE DE M. LE ROYER

Le Sénat adopte la loi d'intérêt local. M. le président annonce au Sénat la mort de M. Adam, sénateur de Seine-et-Marne; il retrace la vie du défunt et exprime les regrets que cette mort cause au Sénat.

Le Sénat adopte plusieurs projets de loi d'intérêt local. Il adopte également un projet de loi portant approbation de la convention conclue entre l'Etat et M. Guinet pour cession à l'Etat du musée Guinet.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de loi portant fixation du budget des recettes et des dépenses pour l'exercice 1886.

M. le président rappelle au Sénat qu'il n'est appelé à se prononcer que sur les modifications apportées par la Chambre. M. Buffet propose un amendement portant que l'impôt sur le papier sera supprimé à partir du 1^{er} janvier 1886. — Je n'ai pas dit-là la pensée de rentrer dans la discussion de l'impôt sur le papier, je re-nousais qu'il est mauvais parce qu'il entraîne le développement et compromet la prospérité d'une industrie intéressante.

Mais, si mauvais qu'il soit, on ne peut pas le supprimer sans le remplacer, car ne pas payer l'impôt, c'est nécessaire à l'équilibre du budget, il n'assure que l'équilibre apparent auquel on attache une importance si exagérée. Le budget de 1886 est déjà en déficit, pourquoi élargir le gouffre? Il est impossible d'admettre que la Chambre puisse laisser subsister, pendant onze mois, un impôt qu'elle supprime. Il n'y a pas de présidents.

Ceux qu'on a cités ne compromettent pas l'équilibre du budget et ne déséquilibrent pas l'équilibre d'impôts nouveaux. En outre, si la suppression de l'impôt produisait des inconvénients, la Chambre qui l'avait voté conservait la mission d'y pourvoir.

Si de tels procédés sont admis, ils seraient singulièrement dangereux. Ils le furent autrefois. Toutefois, en face de la volonté des deux fois affirmée de la Chambre de supprimer l'impôt sur le papier, je ne crois pas que le Sénat doive insister.

Mais il faut au moins mettre la Chambre en demeure de remplacer l'impôt sur le papier par une contre-taxe. C'est son devoir.

L'initiative de créer cette taxe n'appartient pas au Sénat, mais à la Chambre.

Je demande donc que l'on renvoie le budget à la Chambre.

M. Edouard Millard combat l'amendement. Il est impossible de renvoyer le budget à la Chambre. La proposition de M. Buffet est celle de M. Paris. Or, celle-ci a été déjà repoussée.

Il déclare que le budget n'est pas en déficit.

Voix nombreuses à droite. — Le déficit est reconnu par tout le monde.

M. Edouard Millard. — Ce n'est pas l'heure de créer le conflit. Je demande au Sénat de repousser l'amendement de M. Buffet.

L'amendement est repoussé par 184 voix contre 83 sur 242 votants.

L'article 2 est adopté par 141 voix contre 57.

L'article 4, relatif aux voix et moyens, est adopté.

L'ensemble du budget est voté par 207 voix contre 9 sur 216 votants.

Le Sénat adopte sans discussion un projet de loi tendant à accorder des décorations à la mission de l'Ouest africain.

M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, donne lecture du décret de clôture de la session de 1885.

M. le président. — Acte est donné du décret.

Le procès-verbal est adopté après quelques observations de M. de Gavardie.

La séance de la Chambre

La résistance du Sénat n'était que pure coquetterie. Cet illustre corps, célèbre par ses concessions, a cédé sur la question de l'impôt du papier. La nouvelle de sa défaite est arrivée à 4 heures 10 minutes, par la voie du téléphone, à la Chambre des députés, et quelques instants après le président défilait et lisait le fatal décret qui clôt à la fois la session et la législature.

M. Floquet a prononcé quelques paroles sur cette tombe qui s'ouvrait, il a jeté quelques fleurs sur la défaite, *disant qu'elle n'était que le commencement d'une victoire*. Nous reproduisons cette allocution, ce dernier adieu dans lequel M. Floquet s'est efforcé d'être aimable pour tout le monde :

M. le président. — Messieurs, avant de donner la parole à M. le secrétaire pour la lecture du procès-verbal, je demande la permission de vous remercier de la bienveillance que vous m'avez eue de me témoigner.

Je vous l'avais dit, mes chers collègues, sans cette bienveillance, ma tâche était impossible; sous sa protection, je me suis efforcé d'apporter, dans l'exercice des difficiles fonctions de la présidence, tout l'appui dont je suis capable. (Très bien! très bien!)

Il ne m'appartient pas de faire, à cette heure et dans cette enceinte, une manifestation politique.

La nation va juger ses mandataires. J'ai la ferme confiance que, de cette nouvelle consultation populaire, la République sortira plus forte, plus unie, et mieux armée pour le progrès politique et social. (Très bien! très bien! Applaudissements à gauche et au centre.)

M. le comte de Lanjuinais. Il est remis de se faire des illusions.

M. le président. Devant le suffrage universel, chacun de nous s'expliquera librement et loyalement (applaudissements). Mais je tiens à affirmer hautement que si nous pouvons plus ou moins profondément différer d'opinion sur la meilleure manière de servir la France, tous ses représentants ont toujours eu dans le cœur un égal amour pour elle. (Nouveaux applaudissements); qu'ils se soient unis d'un accord pour le bien de la France, à la prospérité, à la grandeur de notre commune et chère patrie. (Applaudissements unanimes et prolongés.)

La parole est maintenant au suffrage universel, au tribunal suprême qui va juger et condamner, nous l'espérons bien, la majorité du déficit, la majorité du Tong-King.

GAZETTE DE PARIS

Le Fouet de Juvénal

Il y avait une foule immense à l'Hôtel des Ventes. On n'y vendait pas le mobilier d'une impure avidité de publicité, ni la détroque d'une comédienne en détresse. Il s'agissait d'une vente originale d'un vente sans précédent. On peut s'en faire une idée d'après le spécimen suivant que je copie dans le catalogue imprimé sur papier Bristol, et enrichi de notes précieuses :

La Clémence d'Auguste. — Article recommandé au gouvernement de la R. F., qui, après avoir annulé le pétrole des communaux, n'a pas encore étendu la même grâce à la dynamite des lanceurs de bombes de Montcau-les-Mines.

Les Flots du Pactole. — Eau souveraine pour rétablir l'équilibre des budgets en déficit; spéciale pour les bijoutiers en faux qui ont eu et qui nourriront, sans doute encore, la prétention d'administrer les finances du pays.

Le Sein des commissions parlementaires. —

Cachexie ce sein que je ne saurais voir!

dit Turfotte à Dorine. Il tient le même langage à la Chambre des députés et au Sénat. Car la maison lui appartient. Il est la chez lui. Mais ce qu'il ne veut pas qu'on voie, c'est la vérité.

Le fouet de Juvénal. — A faites preuves; il suffit d'en renouveler de temps en temps la même pour en tirer encore un excellent parti. Ses coups ne corrigent pas le vice triomphant; mais la crainte du châtiment, si elle ne supprime pas les turpitudes, peut du moins en atténuer le débordement.

La vente commença. Les Flots du Pactole, très vivement disputés, furent adjugés à un homme d'Etat étranger qui comptait s'en servir pour fonder en France des grèves, toujours si fatales à notre industrie nationale. Le feu des enchères perdit peu à peu de son ardeur; il s'éteignit complètement quand le commissaire prié, montrant le Fouet de Juvénal, en fit valoir le mérite. Pour l'honneur d'un lettré, je l'ajoute une offre, et j'en devins l'acquéreur.

Comme je regagnais la place qui m'attendait rue Drouot, mon cocher me dit : — Monsieur a acheté un fouet, un joli fouet, qui ferait bien mon affaire, mais pas celle de mon rossard de cheval; et sur quelle espèce de bête Monsieur compte-t-il l'étréquer?

— Sur la pire espèce, répondis-je non sans une certaine violence, sur l'espèce humaine! Et je m'élançai dans la fiacre.

Le cocher remonta sur son siège, et je l'entendis qui, en rassemblant ses rênes, murmurait : « Ce pierrot-là m'a tout l'air

d'un fou; s'il bronche, je le mène au poste ».

René chez moi, je me dis : On a beau avoir fait ses classes, avoir conquis le diplôme de bachelier en usant pendant dix ans ses fonds de culottes sur les bancs de l'Université, on ne possède pas ainsi son Juvénal sur le bout du doigt. Si je n'appréhendais mes souvenirs! J'ouvris le dictionnaire de Bouillet et je lus :

« Juvénal, Decimus Junius Juvénalis, fameux poète satirique latin, né à Aquinum, vers l'an 42; étudia sous Fronton et sous Quintilien et fut quelque temps avocat. Nous avons seize satires de lui. Toutes sont remarquables par l'énergie, la hardiesse et la véhémence du style, et surtout par l'accent de conviction avec lequel le poète exhale son indignation contre les vices du siècle. Les plus célèbres sont celles sur la Noblesse, sur les Vœux, sur les Femmes et sur le Turbot ».

Des satires, m'écriai-je, des satires après le législateur du Parnasse, après Boileau, ce serait trop se risquer, et d'ailleurs c'est un genre qui n'est plus dans le mouvement. Il me vint une idée, une idée lumineuse, une idée éclairée par les feux de la rampe; pourquoi ne ferais-je pas pour un théâtre hospitalier une revue de l'année? Une revue, voilà qui est bien moderne, bien dans le goût du jour. Va donc pour une revue.

Je passai la nuit à brocher un scénario. Le titre était tout trouvé : « Le Fouet de Juvénal ».

Après quelques heures de repos, je repris mon travail à tête reposée. Oserai-je l'avouer? Je n'en fis pas trop mécontent. Si j'allais, me dis-je, porter ce méconforme de pièce à l'algèbre qui perche sur une des branches du journal le *Temps*, à l'est français Sarcy, il déteste la fêerie, il est vrai. Celle-ci, grâce au souffle classique qui l'anime, le séduirait peut-être; mais, j'y pense, il n'aurait qu'à me recommander à Godeinot, et cette combinaison a été désastreuse pour un de ses protégés. Non, prenons le taureau par les cornes, allons trouver un directeur de théâtre. Un directeur de théâtre, je le sais, est, pour un débutant, d'un accès plus difficile qu'un président du conseil des ministres. Après tout, c'est la loi qui sauve. Marchons.

Je pris mon manuscrit et me mis en route. J'arrivai au théâtre des Balloirs-Dramatiques, dont Rantanplan était le directeur. Je m'adressai au concierge, un vieux routier.

— Monsieur Rantanplan? demandai-je. — Pourquoi fûtes? — Pour lui remettre ce manuscrit.

Le concierge éclata de rire.

— Jeune homme, me dit-il, vous pouvez vous flatter d'avoir de l'aplomb. Vous croyez donc qu'on remet comme ça un manuscrit à M. le directeur. Tenez, ajouta-t-il, en me désignant une croisée qui donnait sur la cour. Il est là. Entrez, si le cœur vous en dit, par cette croisée; quant à la porte, vous pouvez être sûr qu'elle ne s'ouvrira jamais pour vous.

Et le concierge, qui était d'humeur folâtre, se mit de nouveau à rire à ventre déboutonné.

Comme dans les pièces de l'ancien répertoire je lui jetai ma bourse, pour en faire mon compte, et je m'élançai dans la cour. Il y avait contre le mur une échelle, j'en gravis les degrés; de ma main gauche je j'avais en soin d'emboîter dans un mouchoir, je fis voler en éclats une vitre de la croisée du cabinet directeur, je fis jouer l'espagnole, et, en un bond vigoureux, je me trouvai planté devant Rantanplan à qui je présentai mon manuscrit.

— L'entrée est originale, je suis obligé d'en convenir, me dit-il; c'est bien le moins que je vous accorde une lecture. Asseyez-vous là. Je vous écoute.

J'avais trouvé moyen d'appropriser le farouche Rantanplan. Je pris courage, et je lus.

Quand j'eus fini ma lecture, Rantanplan, qui était très impressionnable, me dit : « C'est là tout votre chef-d'œuvre? » — Mon Dieu, oui, répondis-je, non sans quelque confusion. — Chef-d'œuvre maigre. Le titre, je vous l'accorde, est assez heureux. Reste à savoir cependant si, dans une salle composée en grande partie de bottiers, de fruitiers, de commis de magasin, d'illettrés en un mot, on se rendra compte de ce qu'était le fouet de Juvénal. Mais un fouet, même quand on en jette l'origine, peut-être utilisé avec succès au théâtre. Qu'on en cingle les épaules d'importance quel personnage de la pièce, il y a cent à parier que le public rira ».

L'acte de l'Hôtel des Ventes était indiqué. Il expose mais n'empêche pas. Quant au déficit des vices et des corruptions du temps, il est banal comme le pavé du carrefour Montmartre. Ce n'est pas l'acte consacré à la parodie des pièces en vogue, acte servilement copié sur un patron connu comme le prix des petits papiers, qui rachèterait cette insuffisance.

Et cependant, ajouta Rantanplan, je reconnais que sous tout ce fatras il existe une idée qui n'a pas été dégragée et qui, si elle était mise en œuvre, pourrait sauver la pièce. — Quelle idée? demandai-je.

— Vous me rappelez un de mes domaines, qui circule très mal mes bottes. Comme je lui en faisais un jour le reproche, et qu'il me demandait comment il fallait s'y prendre, je consentis à lui donner une leçon. Il voulait bien reconnaître que personne ne circule mieux les bottes que moi. Mettre une pièce sur ses pieds, c'est assurément moins difficile, et je vais vous le prouver. Au moment où la toile va tomber sur le dernier couplet du « Fouet de Juvénal » un tumulte s'élève au paradis. Un homme est là qui gesticule, et qui use du droit qu'à la porte on achète ou en entrant pour appeler Azor. Il siffle. C'est l'homme, c'est Juvénal. H se fait connaître et on l'engage à descendre sur la scène pour s'expliquer.

La il se plaint de ce qu'on a fait un misérable usage de son fouet en en faisant des vices qui sont réduits à se coiffer pour former corps, sous une République de pygmées. Les pygmées de Paris! Ah! parlez-moi des géants de l'antiquité! Vous n'avez qu'à me confier la conduite de la pièce comme un spectacle digne de mon fouet. On acclame la proposition. L'ancien confrère est dépourvu de ses attributs, et Juvénal, rentrant en possession de son fouet, en cingle les épaules de son indigne prédécesseur en s'écriant : « Nous partons pour Rome et vous êtes du voyage, car je n'ai pas encore réglé mon compte avec vous. Ou je ne m'y connais pas, ou le public se mettra à rire en disant : En voilà un qui va en recevoir encore pas mal de coups de fouet! »

La toile tombe pour se relever peu après sur un décor à sensation représentant l'ancienne Rome. La tout est à traverser.

On se précipite des maintenant des mesures nécessaires pour procéder au dépeuplement de la masse énorme des votes qui vont s'échapper sur Paris au jour du scrutin législatif; ce n'est pas tant le nombre des électeurs qui est effrayant, mais le nombre des candidats : trente-huit.

Le correspondant parisien de l'Indépendance belge a calculé ce que coûtera le dépeuplement du scrutin :

ver, mais que d'éléments! Les vices du temps, vices qui étaient de la taille, seront nécessairement mis en relief, et nous n'aurions pas à craindre que Des Goutte, le chef de la censure, ait une attitude de pudeur apoplectique en prenant connaissance du manuscrit, puisqu'il sera question de Rome et non de Paris. Tigres, lions, éléphants, formant cette ménagerie dont le public est si friand, défileraient naturellement dans la pièce sans que leur présence parût choquante comme des chèvres sur la soupe. Un ballet compléterait l'ensemble de ce spectacle, le ballet du Turbot. Pendant qu'il serait dansé, une toile du fond se lèverait et l'on verrait le Sénat romain débattant à quelle sauce le turbot doit être mangé. Il me semble que ce serait assez neuf; qu'en pensez-vous?

Comme je restais sans répondre, étourdi par ce feu d'artifice : « Rédécidez-vous, me dit Rantanplan, creusez, fouillez; et quand vous aurez corsé votre scénario d'après ces données, revenez-m'en voir. Vous n'avez pas besoin d'escalader ma fenêtre, je vais donner l'ordre que ma porte soit ouverte pour vous. » Montaigne, s'inspirant de Cicéron, a développé ce thème : philosophe c'est apprendre à mourir.

Telle n'était pas l'opinion de Rantanplan; il prétendait, lui, que blaguer c'est apprendre à mourir.

Peu après mon entrevue avec lui, il faisait ses paquets et partait pour l'autre monde, fidèle à cette doctrine. Mon scénario, remanié d'après ses indications, dormait au fond d'un de mes tiroirs. Je viens de le retrouver, et je me décide à en exposer ici les situations. Messieurs les directeurs de théâtres, c'est à vous que ce discours s'adresse; si l'un de vous était disposé à faire claquer le fouet de Juvénal dans une revue de l'année 1885, qu'il fasse un signe et j'accours à son appel!

BISTOURI.

JOURNAUX ET REVUES

Une dépêche de Berlin aux *Débats* dit que l'article de la Gazette de l'Allemagne du Nord est regardé comme le symptôme d'une entente prochaine entre l'Allemagne et l'Angleterre au sujet de la politique coloniale.

Le Figaro prétend que le changement d'attitude de l'Allemagne vis-à-vis de la France vient de ce que M. de Bismarck craint l'arrivée au pouvoir des radicaux.

— La Chambre des députés qui a siégé hier pour la dernière fois a été élue le 21 août 1881 et a tenu sa première séance le 28 octobre de la même année.

Voici le bilan établi par le Journal des Débats :

Le nombre de séances qu'elle a tenues pendant l'exercice de son mandat est de 555, il se décompose ainsi, par législature :

En 1881, 29 séances;

En 1882, 128 séances;

En 1883, 145 séances;

En 1884, 157 séances;

En 1885, 96 séances.

D'après le *Figaro*, la Chambre a siégé de concert avec le Sénat du 5 au 15 août 1881, époque pendant laquelle s'est réunie l'Assemblée nationale.

Elle a eu trois présidents, à savoir : M. Gambetta, du 28 octobre au 14 novembre 1881; M. Brisson, du 14 novembre 1881 au 6 avril 1885; M. Floquet, du 6 avril 1885 au 6 août 1885.

Après avoir contemplé longuement le panorama de Paris, et sans que rien dans son attitude eût pu faire prévoir le funeste projet qu'il méditait, l'homme redescendit sur la galerie, et penchait rapidement, il se précipita dans l'escalier.

Le corps, après avoir heurté violemment l'une des chaises qui servent de dévotionnaire aux eaux de pluie, vint s'accrocher aux lances de la grille qui entoure les portes du monument, puis rebondit sur le sol où il s'écrasa allègrement.

M. Dufourmont, commissaire de police, arriva aussitôt sur les lieux et procéda aux constatations d'usage.

Le cadavre, dans sa chute, s'était brisé les quatre membres ainsi qu'une partie des côtes. Par la boîte crânienne, fracturée, la cervelle s'était échappée, éclaboussant les dalles, tandis que des larmes de sang s'échappaient de la face et de la nuque.

Dans les poches du suicidé, on trouva une montre en or, mise en pièces, un porte-monnaie contenant 4 fr. 60 et enfin une lettre, dont l'enveloppe portait comme suscription : A Monsieur Hubert, propriétaire à... le reste de la suscription était rendu illisible par suite des lacerations du papier. On peut cependant lire la signature qui est celle d'une dame Beuve, demeurant 144, rue du Bac.

Le corps, après constatations, a été transporté à la Morgue; mais, ses horribles mutilations n'ont pas permis l'exposition.

Voici le signalement du suicidé :
Age : environ 50 ans ; cheveux châtains grisonnants, front découvert, moustache châtaine, yeux gris.

Il était vêtu d'un paletot, d'un gilet et d'un pantalon en drap noir et portait un caleçon de flanelle rouge, des bottines à lacs, un chapeau noir en feutre mou, une cravate de soie noire et un gilet de flanelle.

On n'a trouvé sur lui aucun autre papier que la lettre dont nous parlons plus haut et qui servira sans doute à établir son identité.

Une fausse domestique. — Une femme, veuve G..., avait trouvé un moyen ingénieux de s'introduire dans les maisons pour voler.

Elle se renseignait dans les bureaux de placement, et lorsqu'elle savait que l'on avait besoin d'une femme de chambre ou d'une cuisinière quelconque, elle se présentait pour qu'on l'engageât.

Sa démarche lui servait de prétexte d'introduction ; pendant qu'elle discutait les conditions d'un engagement, qu'elle ne concluait jamais, il y avait bien toujours à sa portée soit un bijou, soit un bibelot qu'elle trouvait le moyen de faire disparaître et d'emporter.

De la sorte, presque journellement, elle s'était créée une source de revenus qui lui procurait de jolis bénéfices.

Avant hier, comme elle traversait les Passy, elle fut arrêtée par un agent de la police, qui l'ayant fouillée, trouva sur elle une montre en or, une bague, une chaîne de montre, et une petite boîte en bois, qui contenait une somme de 50 francs.

Elle a été envoyée au Dépôt.

Vol d'un coffre-fort, de bijoux et de linge. — Des gendarmes de la paix de ronde ont arrêté, il y a quelques jours, vers trois heures du matin, trois individus qui transportaient, sur le boulevard Exelmans, une charrette sur laquelle était chargé un coffre-fort.

Interrogés par le commissaire de police, ils refusèrent de donner aucune explication ; mais, le lendemain matin, le cocher d'une maison de la rue Boileau et appartenant à Mme Demont, vint déclarer que des malfaiteurs s'étaient introduits dans l'immeuble et avaient emporté non seulement le coffre-fort, mais aussi des bijoux et du linge. En effet, tous ces objets étaient enfermés dans les coffres qui étaient restés dans la maison, et les trois individus arrêtés, qui ont refusé de faire connaître leurs noms, ont été envoyés au Dépôt.

Étraté par la vapeur. — Il s'est produit, avant-hier, un affreux accident chez un fabricant de conserves alimentaires, rue Chapon.

Les conserves, dont la cuisson s'achève dans les boîtes, sont disposées au milieu de cages placées dans des réservoirs, où passe la vapeur comprimée. Le couvercle de ces cages, fixé par des écrous, est dévissé lorsque le mécanicien a donné l'ordre à la machine de commencer la cuisson. Un de ces écrous, Joseph vaper, co. vint à se dévisser, et le couvercle, qui se trouvait en face de la cage, se leva et tomba sur la tête d'un ouvrier, qui fut tué sur le coup.

Le blessé a été transporté à l'hôpital, où il est mort au milieu d'atroces souffrances.

Empoisonnés par du jambon. — M. Dodian, commissaire de police du quartier des Halles, procède en ce moment à une enquête au sujet d'un quadruple empoisonnement assez singulier.

Quatre forts de la Halle sont entrés hier dans un débit de vin de la rue de Rambuteau et se sont fait servir du jambon pour déjeuner.

Après avoir pris leur repas, les quatre forts se sentirent immédiatement pris de vomissements et de douleurs d'entrailles au point de se rouler par terre.

Un médecin, appelé immédiatement, constata tous les symptômes de l'empoisonnement.

Le parquet a été informé, et les restes du jambon ont été saisis pour être soumis à l'analyse des experts-légistes.

Les quatre victimes ont été transportées à l'hôtel-Dieu dans un état très grave.

Impudence d'un enfant. — Avant-hier soir, vers six heures, boulevard des Batignolles, un petit garçon de cinq ans et demi, nommé Léon M..., demeurant avec ses parents rue du Mont-Dore, s'était assis sur le trottoir, à un moment donné, il a lâché prise pour sauter sur la chaussée, parce que le cocher s'était aperçu de sa présence. Seulement le pauvre petit, dans sa précipitation, n'avait pas pris garde qu'une voiture le suivait.

Le cheval de cette voiture l'a renversé et plié malgré tous les efforts de son conducteur pour l'arrêter à temps.

Le jeune M. a reçu à la tête et sur diverses parties du corps des blessures graves.

On l'a transporté chez ses parents dans un état alarmant.

Un de nos confrères de province a eu l'heureuse idée de réunir en brochure les principales lettres de l'Amiral Courbet.

Dès aujourd'hui, nous tenons à la disposition de nos lecteurs des exemplaires de cette utile publication de propagande au prix de cinq centimes le numéro.

CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS
Séance du 6 août
Présidence de M. Michélin

M. Réty dépose une proposition tendant à constituer le budget extraordinaire à l'aide des ressources suivantes :

10 centimes conformément à la loi des 10 avril 1867 et 26 décembre 1876, soit 6,000,000 ;

2 centimes 1/2 sur le foncier, soit 8,000,000 ;

8 centimes 25 sur les successions en application du tarif gradué actuel, soit 8,000,000. Au total : 22,000,000.

Cette proposition est renvoyée à la commission des ressources extraordinaires.

M. Hattat rapporte, au nom de la 5^e commission, une demande de crédit supplémentaire de 50,000 francs pour l'exécution du groupe algérien de la République dû au citoyen de M. Jules Dalou, destiné à décorer la place de la Nation.

Credit est voté.

M. Jacques dépose un rapport tendant à allouer une somme de 150,000 francs aux chambres syndicales ouvrières qui organisent des expositions aux Champs-Élysées.

Les conclusions du rapport de M. Jacques sont adoptées par 49 voix contre 1, sur 50 votants.

Le conseil adopte un ordre du jour de M. Gaurès, invitant M. le préfet de police et le directeur de l'Assistance publique à arrêter les termes d'un règlement organisant le service des brancards de secours et celui de l'admission d'urgence dans les hôpitaux.

Le conseil attribue un certain nombre de bourses, dans les lycées de Paris, aux collègues Rofin, Chaptal et à l'élève J.-B. Say.

Sur le rapport de M. Joffe Duval, il est attribué des bourses à des élèves de l'école pratique des Hautes-Études.

Un crédit de 74,514 fr. est inscrit pour l'embellissement des nouveaux services installés à l'hôpital de Bicêtre pour les enfants idiots et épileptiques.

Sur le rapport de M. Robinet, le conseil vote : 1^o la canalisation d'eau de source pour les hôpitaux de Paris ; 2^o l'attribution à la Ville de Paris d'un legs de 500,000 fr. fait par M. Hartmann, pour la création d'un orphelinat de garçons ; 3^o l'acceptation d'un legs de 100,000 fr. fait par M. Hartmann en faveur des pauvres du neuvième arrondissement.

Est renvoyée à la commission de l'Empire la proposition suivante :

« Attendu que c'est la propriété foncière bâtie ou non bâtie qui a profité le plus dans une proportion très large des travaux et des opérations de voirie ; que dès lors il serait juste de l'imposer d'une manière spéciale en vue des travaux à faire ;

« Le conseil propose d'établir des impositions de centimes additionnels. »

Séance vendred.

L'ÉCOLE NAVALE
Les élèves de la première division de l'école navale dont les noms suivent sont nommés aspirants de deuxième classe de la marine, à compter du 1^{er} août, savoir :

MM. Fréaumont Ozanne — Volsin — Digard — de Lesquen du Plessis-Casco — Cuzenat — Benard — Viviez — Bertrand — Le Dail de Kerangal — Bohn — Leroy — Le Terrier — Clément — Richard — Laumonier — Gilles — Périer — Gilotte — Banchon de Boissoudry.

Creuse. — Dimanche, vers neuf heures, M. le curé de Saint-Georges-Nigremont se rendait à son presbytère et se mettait à son bureau pour écrire une lettre lorsqu'un coup de fusil ont été tirés sur lui. Le premier, chargé à balle, a effleuré l'épaule du curé.

Un instant, une explosion terrible se produisit et le curé sauta en l'air.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Marne. — Tous les ans, pendant l'été, les régiments d'artillerie sont envoyés dans le Nord de la France pour faire leurs écoles à feu.

A l'heure actuelle, le 15^e et le 27^e régiments sont campés près de Mourmelon et tous les jours font des expériences de tir.

Lundi matin, vers neuf heures, le 27^e s'est établi sur sa position que devait occuper après lui le 15^e.

Un moment où ce dernier régiment arrivait, le 27^e faisait partir des pétards servant de signaux.

Une certaine quantité de ces engins était amorcée, l'ordre fut donné de les remettre dans les coffres, après avoir pris les précautions nécessaires, bien entendu.

Un sous-chef d'artillerie, M. Lemoine, négligea ces précautions et aussitôt le coffre de pétards hissé sur la fourragère, il voulut enlever précipitamment les étoupilles.

Malheureusement, il prit mal ses dispositions que la fusée prit feu dans ses mains.

Effrayé, Lemoine, au lieu de la jeter par terre, la lança dans le coffre, qui en contenant déjà d'autres chargées.

Un des hommes qui étaient dans la voiture, voyant cette imprudence, sauta à terre au risque de se tuer et n'eut même pas une égratignure.

Au même instant, une explosion terrible se produisit et le coffre sauta en éclats.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Creuse. — Dimanche, vers neuf heures, M. le curé de Saint-Georges-Nigremont se rendait à son presbytère et se mettait à son bureau pour écrire une lettre lorsqu'un coup de fusil ont été tirés sur lui. Le premier, chargé à balle, a effleuré l'épaule du curé.

Un instant, une explosion terrible se produisit et le curé sauta en l'air.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Marne. — Tous les ans, pendant l'été, les régiments d'artillerie sont envoyés dans le Nord de la France pour faire leurs écoles à feu.

A l'heure actuelle, le 15^e et le 27^e régiments sont campés près de Mourmelon et tous les jours font des expériences de tir.

Lundi matin, vers neuf heures, le 27^e s'est établi sur sa position que devait occuper après lui le 15^e.

Un moment où ce dernier régiment arrivait, le 27^e faisait partir des pétards servant de signaux.

Haute Garonne. — Mardi matin, le bruit d'un coup de fusil dans Toulouse, que M. Baurès, substitut du procureur général, avait mis fin à ses jours.

Le fait était exact.

C'est, croit-on, vers six heures du matin que M. Baurès a exécuté son sinistre projet au moyen de cordons de rideaux qu'il a détachés de sa fenêtre. Il avait cessé de vivre depuis plusieurs heures quand sa femme, qui se trouvait dans l'appartement, a découvert son corps.

Cette malheureuse femme, prise de terreur, a crié au secours et les voisins, informés du triste événement, sont immédiatement allés chercher le docteur Jaubert. L'homme de l'art n'a pu, malheureusement, que constater le décès.

La veille encore, M. Baurès occupait son siège à la 3^e chambre, et rien ne faisait soupçonner ce fatal événement.

Les uns attribuent son suicide à des pertes de jeu, les autres à un accès de fièvre chaude.

Démographie ou Statistique
DES NAISSANCES ET DÉCÈS DE LA VILLE DE PARIS DU 26 JUILLET AU 1^{er} AOUT 1885.

Le chiffre des naissances a baissé pendant la semaine dernière : 907. C'est la première fois depuis le commencement de l'année que ce chiffre est descendu au-dessous de 1000.

Le nombre des décès a été de 12 inférieur à celui de la semaine précédente : 952 au lieu de 964.

Les deux causes de mort les plus importantes en ce moment sont : la fièvre typhoïde et la diarrhée infantile.

La fièvre typhoïde, qui s'était montrée très rare cette année, devient de plus en plus fréquente depuis trois semaines. Elle n'est localisée dans aucun quartier de la ville. Elle a fourni 42 décès au lieu de 39.

La diarrhée infantile a subi une aggravation très rapide. Ainsi, dans la première semaine du mois de juin, elle n'avait fourni que 62 décès, et dans la dernière semaine de juillet elle atteint le chiffre de 145.

Les autres maladies ne présentent pas de variations.

La petite vérole, 2 décès au lieu de 1 ; La rougeole, 23 au lieu de 1 ; La scarlatine, 2 au lieu de 4 ; Le croup, 18 au lieu de 24 ; La méningite, 37 au lieu de 42 ; La pleurésie pulmonaire, 172 au lieu de 171 ; La bronchite aiguë, 8 au lieu de 17 ; La pneumonie, 59 au lieu de 50.

Calvados. — Villers-sur-Mer, 6 août. — Un accident vient d'attrister les baigneurs de Villers. Ce matin, à l'heure du bain, et par un temps très calme, un enfant de quatorze ans, fils d'un employé du comte d'Aquila, se baignant avec son frère, a disparu tout à coup. Ce n'est qu'après une heure de recherches qu'on a pu retrouver son corps.

Marne. — Tous les ans, pendant l'été, les régiments d'artillerie sont envoyés dans le Nord de la France pour faire leurs écoles à feu.

A l'heure actuelle, le 15^e et le 27^e régiments sont campés près de Mourmelon et tous les jours font des expériences de tir.

Lundi matin, vers neuf heures, le 27^e s'est établi sur sa position que devait occuper après lui le 15^e.

Un moment où ce dernier régiment arrivait, le 27^e faisait partir des pétards servant de signaux.

Une certaine quantité de ces engins était amorcée, l'ordre fut donné de les remettre dans les coffres, après avoir pris les précautions nécessaires, bien entendu.

Un sous-chef d'artillerie, M. Lemoine, négligea ces précautions et aussitôt le coffre de pétards hissé sur la fourragère, il voulut enlever précipitamment les étoupilles.

Malheureusement, il prit mal ses dispositions que la fusée prit feu dans ses mains.

Effrayé, Lemoine, au lieu de la jeter par terre, la lança dans le coffre, qui en contenant déjà d'autres chargées.

Un des hommes qui étaient dans la voiture, voyant cette imprudence, sauta à terre au risque de se tuer et n'eut même pas une égratignure.

Au même instant, une explosion terrible se produisit et le coffre sauta en éclats.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Creuse. — Dimanche, vers neuf heures, M. le curé de Saint-Georges-Nigremont se rendait à son presbytère et se mettait à son bureau pour écrire une lettre lorsqu'un coup de fusil ont été tirés sur lui. Le premier, chargé à balle, a effleuré l'épaule du curé.

Un instant, une explosion terrible se produisit et le curé sauta en l'air.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Marne. — Tous les ans, pendant l'été, les régiments d'artillerie sont envoyés dans le Nord de la France pour faire leurs écoles à feu.

A l'heure actuelle, le 15^e et le 27^e régiments sont campés près de Mourmelon et tous les jours font des expériences de tir.

Lundi matin, vers neuf heures, le 27^e s'est établi sur sa position que devait occuper après lui le 15^e.

Un moment où ce dernier régiment arrivait, le 27^e faisait partir des pétards servant de signaux.

Une certaine quantité de ces engins était amorcée, l'ordre fut donné de les remettre dans les coffres, après avoir pris les précautions nécessaires, bien entendu.

Un sous-chef d'artillerie, M. Lemoine, négligea ces précautions et aussitôt le coffre de pétards hissé sur la fourragère, il voulut enlever précipitamment les étoupilles.

Malheureusement, il prit mal ses dispositions que la fusée prit feu dans ses mains.

Effrayé, Lemoine, au lieu de la jeter par terre, la lança dans le coffre, qui en contenant déjà d'autres chargées.

Un des hommes qui étaient dans la voiture, voyant cette imprudence, sauta à terre au risque de se tuer et n'eut même pas une égratignure.

Au même instant, une explosion terrible se produisit et le coffre sauta en éclats.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Marne. — Tous les ans, pendant l'été, les régiments d'artillerie sont envoyés dans le Nord de la France pour faire leurs écoles à feu.

curé, et le projectile est allé se loger dans le mur, où il s'est aplati ; le second était chargé avec des gros plomb, numéro zéro, qui ont décrit comme un arc autour de l'ecclésiastique, qui n'a dû s'échapper à la mort certaine qu'à un hasard véritablement providentiel.

Le procureur de la République et le juge d'instruction se sont portés, mercredi dernier, sur les lieux, où ils ont procédé à une enquête, qui a dû les mettre sur la piste du coupable. Le fusil d'un sieur V... a été saisi.

M. le curé a déclaré qu'il avait reçu depuis quelque temps des lettres anonymes contenant des menaces de mort.

Haute Garonne. — Mardi matin, le bruit d'un coup de fusil dans Toulouse, que M. Baurès, substitut du procureur général, avait mis fin à ses jours.

Le fait était exact.

C'est, croit-on, vers six heures du matin que M. Baurès a exécuté son sinistre projet au moyen de cordons de rideaux qu'il a détachés de sa fenêtre. Il avait cessé de vivre depuis plusieurs heures quand sa femme, qui se trouvait dans l'appartement, a découvert son corps.

Cette malheureuse femme, prise de terreur, a crié au secours et les voisins, informés du triste événement, sont immédiatement allés chercher le docteur Jaubert. L'homme de l'art n'a pu, malheureusement, que constater le décès.

La veille encore, M. Baurès occupait son siège à la 3^e chambre, et rien ne faisait soupçonner ce fatal événement.

Les uns attribuent son suicide à des pertes de jeu, les autres à un accès de fièvre chaude.

Démographie ou Statistique
DES NAISSANCES ET DÉCÈS DE LA VILLE DE PARIS DU 26 JUILLET AU 1^{er} AOUT 1885.

Le chiffre des naissances a baissé pendant la semaine dernière : 907. C'est la première fois depuis le commencement de l'année que ce chiffre est descendu au-dessous de 1000.

Le nombre des décès a été de 12 inférieur à celui de la semaine précédente : 952 au lieu de 964.

Les deux causes de mort les plus importantes en ce moment sont : la fièvre typhoïde et la diarrhée infantile.

La fièvre typhoïde, qui s'était montrée très rare cette année, devient de plus en plus fréquente depuis trois semaines. Elle n'est localisée dans aucun quartier de la ville. Elle a fourni 42 décès au lieu de 39.

La diarrhée infantile a subi une aggravation très rapide. Ainsi, dans la première semaine du mois de juin, elle n'avait fourni que 62 décès, et dans la dernière semaine de juillet elle atteint le chiffre de 145.

Les autres maladies ne présentent pas de variations.

La petite vérole, 2 décès au lieu de 1 ; La rougeole, 23 au lieu de 1 ; La scarlatine, 2 au lieu de 4 ; Le croup, 18 au lieu de 24 ; La méningite, 37 au lieu de 42 ; La pleurésie pulmonaire, 172 au lieu de 171 ; La bronchite aiguë, 8 au lieu de 17 ; La pneumonie, 59 au lieu de 50.

Calvados. — Villers-sur-Mer, 6 août. — Un accident vient d'attrister les baigneurs de Villers. Ce matin, à l'heure du bain, et par un temps très calme, un enfant de quatorze ans, fils d'un employé du comte d'Aquila, se baignant avec son frère, a disparu tout à coup. Ce n'est qu'après une heure de recherches qu'on a pu retrouver son corps.

Marne. — Tous les ans, pendant l'été, les régiments d'artillerie sont envoyés dans le Nord de la France pour faire leurs écoles à feu.

A l'heure actuelle, le 15^e et le 27^e régiments sont campés près de Mourmelon et tous les jours font des expériences de tir.

Lundi matin, vers neuf heures, le 27^e s'est établi sur sa position que devait occuper après lui le 15^e.

Un moment où ce dernier régiment arrivait, le 27^e faisait partir des pétards servant de signaux.

Une certaine quantité de ces engins était amorcée, l'ordre fut donné de les remettre dans les coffres, après avoir pris les précautions nécessaires, bien entendu.

Un sous-chef d'artillerie, M. Lemoine, négligea ces précautions et aussitôt le coffre de pétards hissé sur la fourragère, il voulut enlever précipitamment les étoupilles.

Malheureusement, il prit mal ses dispositions que la fusée prit feu dans ses mains.

Effrayé, Lemoine, au lieu de la jeter par terre, la lança dans le coffre, qui en contenant déjà d'autres chargées.

Un des hommes qui étaient dans la voiture, voyant cette imprudence, sauta à terre au risque de se tuer et n'eut même pas une égratignure.

Au même instant, une explosion terrible se produisit et le coffre sauta en éclats.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Creuse. — Dimanche, vers neuf heures, M. le curé de Saint-Georges-Nigremont se rendait à son presbytère et se mettait à son bureau pour écrire une lettre lorsqu'un coup de fusil ont été tirés sur lui. Le premier, chargé à balle, a effleuré l'épaule du curé.

Un instant, une explosion terrible se produisit et le curé sauta en l'air.

Sur dix soldats qui étaient sur la prolonge, l'un fut tué ; trois, dont le sous-officier Lemoine, ont été grièvement blessés ; trois autres l'ont été plus légèrement.

Marne. — Tous les ans, pendant l'été, les régiments d'artillerie sont envoyés dans le Nord de la France pour faire leurs écoles à feu.

A l'heure actuelle, le 15^e et le 27^e régiments sont campés près de Mourmelon et tous les jours font des expériences de tir.

Lundi matin, vers neuf heures, le 27^e s'est établi sur sa position que devait occuper après lui le 15^e.

Un moment où ce dernier régiment arrivait, le 27^e faisait partir des pétards servant de signaux.

Une certaine quantité de ces engins était amorcée, l'ordre fut donné de les remettre dans les coffres, après avoir pris les précautions nécessaires, bien entendu.

Un sous-chef d'artillerie, M. Lemoine, négligea ces précautions et aussitôt le coffre de pétards hissé sur la fourragère, il voulut enlever précipitamment les étoupilles.

Malheureusement, il prit mal ses dispositions que la fusée prit feu dans ses mains.

Effrayé, Lemoine, au lieu de la jeter par terre, la lança dans le coffre, qui en contenant déjà d'autres chargées.

Un des hommes qui étaient dans la voiture, voyant cette imprudence, sauta à terre au risque de se tuer et n'eut même pas une égratignure.

jours en émoi. Chaque matin une bande d'acteurs et d'actrices se rendait à Bertrand, dans les ateliers du machiniste Godin. Ce sont les pensionnaires du théâtre des Variétés qui viennent à répéter le *Voyage de M. Godel*, avec les clowns de la troupe Hanlon-Lee. L'atelier du machiniste Godin est occupé dans sa largeur par un véritable paquebot coulé en son milieu.

Au moyen d'un mécanisme ingénieux, ce paquebot manœuvrera en scène. Le public verra successivement s'élever du quai d'embarquement, sortir du port et gagner la haute mer.

